

Les sociétés de l'Afrique subsaharienne au premier Age du fer

M. Posnansky

Nous avons examiné dans les chapitres précédents l'archéologie des différentes régions de l'Afrique sub-saharienne au cours du dernier millénaire avant notre ère et du premier millénaire de notre ère. Dans le présent chapitre, nous essaierons de dégager certaines des grandes tendances de l'histoire de l'Afrique au cours de cette période. Celle-ci se caractérise par des changements fondamentaux dans tous les domaines. L'économie passe du stade du parasitisme à celui de la maîtrise des moyens de production alimentaire végétale et animale. De même, la technologie rudimentaire en grande partie fondée sur l'utilisation de la pierre et du bois fait place à une technologie beaucoup plus complexe fondée sur l'emploi de divers métaux parallèlement à celui de la pierre. C'est pendant cette période qu'ont été jetées les fondations des sociétés africaines que nous connaissons aujourd'hui; par la suite, les frontières entre les différents groupes linguistiques se modifieront légèrement, la population s'accroîtra considérablement et les groupements sociaux et politiques se feront plus complexes avec l'apparition des Etats; mais, d'une manière générale, la démographie et l'économie de l'Afrique subsaharienne sont fixées dans leurs grands traits dès le dernier quart du premier millénaire de notre ère.

L'une des difficultés auxquelles se heurte tout essai de reconstituer cette histoire dans ses grandes lignes est l'inégale densité des recherches archéologiques. De vastes régions restent encore archéologiquement inexplo­rées, en partie dans certains des pays les plus étendus comme l'Angola, le Mozambique, le Zaïre, le Centrafrique, le Cameroun, le Bénin, la Côte d'Ivoire, le

Mali, la Haute-Volta, le Niger, la Sierra Leone et Madagascar. Là même où des recherches sérieuses ont pu être entreprises, elles restent extrêmement localisées, comme au Sénégal et au Tchad. Il convient de remarquer que s'il existe des Services des antiquités depuis le XIX^e siècle dans certaines parties du nord de l'Afrique (depuis 1858 en Egypte), dans de nombreux pays de la région sub-saharienne les recherches n'ont commencé qu'avec l'indépendance et la création d'universités et de musées nationaux. Quoi qu'il en soit, l'établissement d'une chronologie par le radiocarbone a radicalement modifié notre connaissance du premier Age du fer au cours des dix dernières années et permet de se faire une idée très générale de la dimension temporelle des diverses transformations économiques.

L'exploitation des minéraux

Quatre minéraux d'importance plus que locale étaient exploités pendant la période qui nous intéresse; ce sont, dans l'ordre de leur mise en exploitation, le cuivre, le sel, le fer et l'or. L'utilisation de la pierre s'est naturellement poursuivie même après l'emploi des métaux pour la fabrication des outils et des armes les plus importants.

Le cuivre

L'extraction du cuivre a commencé en Mauritanie probablement pendant le premier quart du dernier millénaire avant notre ère. Il semble, d'après la forme des objets de cuivre découverts dans cette région, qu'elle ait été encouragée par des contacts avec le Maroc. L'aspect de ces premières mines est très mal connu, mais on peut penser qu'elles étaient relativement peu profondes¹. Les mines de Mauritanie sont les seules dont nous sachions de manière certaine qu'elles étaient en activité avant l'an 1000. Il existe d'autres gisements de cuivre au Mali et au Niger, dans les régions de Nioro et de Takkeda et ils étaient certainement exploités au début du deuxième millénaire, mais nous ignorons depuis combien de temps et nous ne savons pas quand ils ont été découverts.

D'après le témoignage d'auteurs arabes et de textes classiques², le cuivre semble avoir été un élément du commerce transsaharien dès le premier millénaire; acheminé vers le sud, il était peut-être échangé contre de l'or transporté vers le nord. Les lingots découverts à Macden Ijafen attestent l'importance de ce commerce à une époque légèrement postérieure (XI^e ou XII^e siècle). Les objets trouvés à Igbo Ukwu, à l'est du Nigeria, présentent un intérêt capital pour l'appréciation de l'échelle de ces échanges. S'ils datent vraiment du IX^e siècle, comme l'affirment à la fois le directeur des fouilles, Thurstan Shaw³, et M. Wai-Andah au chapitre 24, le grand nombre des

1. N. LAMBERT, 1971, pp. 9-21.

2. M. POSNANSKY, 1971, pp. 110-25.

3. Th. SHAW, 1970 (a).

objets déjà découverts et le nombre encore plus grand de ceux qui devraient normalement l'être dans des sites similaires, démontrent que ce commerce était très développé dès le VIII^e ou le IX^e siècle. De nombreux spécialistes⁴, cependant, n'acceptent pas une date aussi ancienne et attribuent ces objets à une époque avancée du deuxième millénaire. La répartition des minerais de cuivre en Afrique étant, pour des raisons géologiques, extrêmement localisée, l'abondance des trouvailles d'Igbo ne peut s'expliquer que par des échanges commerciaux. Shaw pense que la technique de la fonte à la cire perdue est venue du nord et qu'elle est probablement d'origine arabe. Avec l'exception possible d'Igbo Ukwu, les objets de cuivre sont d'une rareté surprenante en Afrique de l'Ouest avant l'an 1000, sauf au Sénégal et en Mauritanie, qui se trouvent à proximité soit des mines d'Akjoujt, soit de la route commerciale du Sahara occidental. La vallée du Niger en amont de Ségou, où se trouvent des tumulus spectaculaires comme ceux d'el-Ouladji et de Killi, est une région où il est possible de dater des objets de cuivre de la fin du premier millénaire. Le cuivre ayant servi à leur fabrication peut provenir de gisements situés au Sahel (Mali ou Niger), ou avoir été obtenu par le moyen d'échanges commerciaux. La plupart de ces objets ont malheureusement été découverts au début du siècle et sont maintenant perdus. Seules nous restent les illustrations des rapports de fouilles qui ne font qu'exciter notre curiosité. L'analyse spectrographique devrait aider à déterminer la provenance du métal, mais la difficulté avec les objets de cuivre est qu'ils sont souvent constitués d'un mélange de métal vierge et de métal de réemploi. La détection de certains oligo-éléments pourrait cependant permettre de déterminer si les minerais de Nioro et Takkeda étaient exploités au moment de l'édification des tumulus.

D'autres gisements cuprifères étaient exploités à cette époque dans la région du Shaba au Zaïre où les fouilles de Sanga et de Katoto ont livré des objets de cuivre en abondance. Il convient cependant de noter que, suivant la division tripartite suggérée par Nenquin qui a fouillé des sites⁵, la phase la plus ancienne, ou Kisalien, est représentée par 27 tombes dont deux seulement contenaient des lingots de cuivre. Ceci semble indiquer que, pendant le Kisalien qui s'étend du VII^e au IX^e siècle, le cuivre était exploité pour la fabrication de parures mais n'était pas du tout abondant. La zone cuprifère de la Zambie du Nord était également exploitée à cette époque; la datation de l'exploitation minière de Kansanshi⁶ indique 400 ± 90 de notre ère. Néanmoins, les objets de cuivre étaient alors plus nombreux en Zambie du Sud qu'en Zambie du Nord. Les premiers objets de cuivre trouvés dans le sud du pays, encore bien peu nombreux, provenaient probablement de la région de Sinoia au Zimbabwe et de gisements situés en Zambie orientale. Nous ignorons encore tout des méthodes d'exploitation utilisées dans ces deux régions. Ailleurs en Afrique, le cuivre était très rare et il n'apparaît dans les sites d'Afrique orientale qu'à une époque bien postérieure.

4. B. LAWAL, 1973, pp. 1-8; M. POSNANSKY, 1973 (b), pp. 309-11.

5. J. NENQUIN, 1963.

6. M.S. BISSON, 1975, pp. 276-92.

Le sel

Le sel était un minéral très recherché, en particulier au début de l'agriculture. Les chasseurs et les collecteurs trouvaient probablement dans le gibier et les végétaux frais la plus grande partie du sel qu'ils absorbaient. Le sel ne devient un complément indispensable que dans les régions très sèches où il est impossible de trouver des aliments frais et où la transpiration est généralement excessive. Un apport de sel devient cependant extrêmement souhaitable dans les sociétés d'agriculteurs à régime alimentaire relativement limité. Nous n'avons aucune idée de la date à laquelle furent exploités pour la première fois les gisements de sel saharien de Taghaza d'Awlil. Les textes arabes du dernier quart du premier millénaire attestent cependant l'existence d'un commerce saharien du sel au premier millénaire. Il est probable que l'extraction du sel est, en partie, aussi ancienne que celle du cuivre et que le développement des établissements de Tichitt, en Mauritanie — région où un mode de vie sédentaire propre à ces deux zones peut avoir imposé le besoin d'un apport de sel. Nous sommes assez bien documentés sur les activités minières de la période médiévale dont il sera question dans les volumes ultérieurs, mais, pour cette époque, les informations nous font défaut. Sans doute les opérations d'extraction étaient-elles alors assez simples. Le sel devait se présenter en dépôts superficiels dans diverses régions du Sahara, à la suite du processus de dessèchement qui s'était produit après -2500. L'homme avait peut-être observé les lacs, marais et étangs desséchés qui attiraient les animaux sauvages. Les dépôts superficiels de sel, d'autre part, ont souvent une couleur très caractéristique.

Plusieurs sites primitifs d'exploitation du sel ont été repérés en Afrique: à Uvinza⁷ à l'est de Kogoma en Tanzanie, à Kibiro⁸ sur les bords du lac Mobutu Sese Seko en Ouganda, à Basanga en Zambie⁹ et probablement aussi à Sanga¹⁰ au Zaïre et dans la vallée de Gwembe en Zambie. A Uvinza, l'extraction du sel était probablement rudimentaire car les découvertes du V^e et du VI^e siècle faites aux sources salées n'étaient pas associées avec les réservoirs à saumure de pierre qui caractérisaient l'occupation du second millénaire. Le sel provenait également de sources salées à Kibiro, où un système perfectionné d'ébullition et de filtrage pourrait dater du premier millénaire, car l'occupation du site serait autrement difficilement explicable. A Basanga, les bas-fonds salés ont été occupés dès le V^e siècle et bien que le fait n'ait pas encore été définitivement établi, il est possible que le sel ait été exploité très tôt, probablement par évaporation. Ailleurs, le sel était vraisemblablement obtenu par les divers procédés qui se sont conservés jusqu'au XIX^e siècle et qui consistaient à calciner ou à faire bouillir des herbes ou même des fientes de chèvre, recueillies dans des régions connues pour la salinité de leurs sols,

7. J.E.G. SUTTON et A.D. ROBERTS, 1968, pp. 45-86.

8. J. HIERNAUX et E. MAQUET, 1968.

9. A.D. ROBERTS, 1974, p. 720.

10. B.M. FAGAN, 1969, p. 7.

puis à faire évaporer la saumure ainsi obtenue et à éliminer les plus grosses impuretés par filtrage.

Les passoirs employées au cours de ces opérations sont très communes à l'Age du fer, mais ces vases pouvaient aussi servir parfois à d'autres préparations alimentaires; et il est souvent très difficile de les lier avec certitude à la fabrication du sel.

Le fer

Le minerai de fer a été utilisé au Swaziland¹¹ dès le Mésolithique comme pigment. Il semble que les pigments corporels, puis les ocre et les oxydes de fer destinés à la décoration de surfaces rocheuses aient été activement recherchés dès le Paléolithique. Un morceau de matière colorante composée d'hématite a même été apporté dans le bassin d'Olduvai par des hommes utilisant un outillage du Paléolithique ancien. Au Néolithique, des mines de manganèse¹², de fer spéculaire¹³ et d'hématite étaient régulièrement exploitées en Zambie, au Swaziland et dans le nord de la région du Cap¹⁴. Des fouilles effectuées sur certains chantiers de Doornfontein ont mis au jour une véritable exploitation minière avec galeries et salles souterraines qui aurait permis l'extraction de près de 45 000 tonnes de fer spéculaire à partir du IX^e siècle, probablement par des populations de langue Khoisan. Il est vraisemblable que l'existence de mines de ce genre et la connaissance qu'elles supposent des minerais métalliques et de leurs propriétés ont contribué au développement rapide d'une technologie du fer durant la première moitié du premier millénaire.

Les mines de fer ne sont pas aussi clairement attestées dans les autres régions de l'Afrique sub-saharienne, où la croûte latéritique des régions tropicales semble avoir été la source de minerai de fer la plus probable. Le fer des marais, cependant, était utilisé dans la vallée inférieure de la Casamance au Sénégal¹⁵ et à Machili en Zambie,¹⁶. Le fer ainsi obtenu était concassé en très petits fragments qui étaient ensuite triés à la main pour être fondus. Il est possible qu'il y ait eu véritable extraction minière et non plus simple collecte en surface de latérite, au nord de la Gambie, dans la région des mégalithes de Sénégambie qui sont eux-mêmes des blocs de latérite. L'utilisation de ces mégalithes comme structures rituelles et le développement d'une technologie du fer au premier millénaire dans la région indiquerait qu'il n'y a qu'un pas à franchir pour passer à une véritable extraction minière de la latérite à des fins métallurgiques. Il est possible que le développement de la fonte de la latérite ait donné l'idée d'extraire la latérite pour la construction. Un processus analogue peut également s'être produit en Centrafrique où il existe également des mégalithes. D'après

11. R.A. DART et P. BEAUMONT, 1969 (a), pp. 127-128.

12. R.A. DART et P. BEAUMONT, 1969 (b), pp. 91-96.

13. A. BOSHIER et P. BEAUMONT, 1972, pp. 2-12.

14. P. BEAUMONT et A. BOSHIER, 1974, pp. 41-59.

15. O. LINARES DE SAPIR, 1971, p. 43.

16. J.D. CLARK et B.M. FAGAN, 1965, pp. 354-371.

Wai-Andah (chapitre 24), le fait que l'exploitation de la latérite est plus facile que l'extraction de l'hématite peut étayer la théorie, jusqu'à maintenant non confirmée, d'une origine indigène de la technologie du fer en Afrique. La latérite, lorsqu'elle est humide et recouverte d'une couche de sel, est relativement friable et beaucoup plus facile à creuser qu'une roche normale. Malheureusement, à l'exception des mines d'Afrique australe, aucune zone indiscutable d'exploitation minière du fer n'a encore été découverte ou datée de manière précise. Il est possible que les haches d'hématite uéliennes du nord-est du Zaïre et de l'Ouganda datent de l'Age du fer et soient des imitations de haches de fer forgé.

L'or

L'or était presque certainement extrait du sol ou recueilli par orpillage en Afrique de l'Ouest à l'époque qui nous intéresse. Les sources arabes permettent de penser qu'il existait des mines d'or, mais aucune de celles-ci n'a été localisée, fouillée ou datée et nous n'avons recueilli aucun témoignage des procédés de raffinage employés. Ceux-ci devaient cependant être similaires à ceux que nous connaissons bien pour des périodes ultérieures¹⁷. Les principales régions pour lesquelles il existe des témoignages, en partie non contemporains, d'une exploitation de l'or, étaient situées près des sources du Niger et du Sénégal (Guinée et Mali actuels) et sont connues sous le nom de Bambouk et Bouré. L'extraction de l'or au nord-est du Zimbabwe dans des mines à ciel ouvert en galeries peu profondes ou en gradins, dont traite Phillipson au chapitre 27, est relativement mieux attestée, mais il n'existe aucune preuve indiscutable permettant d'affirmer que cette exploitation est antérieure au VIII^e ou IX^e siècle. Il semble que les minerais extraits étaient broyés au moyen de pilons de pierre.

Il est possible que les essais de différents minerais au cours de l'Age de pierre aient servi de base par la suite à l'extraction sur une plus grande échelle du cuivre et de l'or. Les nombreux objets de cuivre découverts sur les sites fouillés nous permettent de déterminer la date à partir de laquelle le cuivre a été utilisé pour la fabrication d'outils et de parures, mais il a été trouvé peu d'or dans des sites du premier millénaire. Ce métal était trop précieux pour être purement et simplement perdu. Les seuls objets d'or de haute époque sont ceux des tumulus du Sénégal et datent de la fin de la période qui nous intéresse.

La pierre

La pierre était presque certainement extraite à des fins variées, la plus importante étant la fabrication d'outils de pierre polie et de meules. De nombreuses sociétés utilisaient des meules dormantes et portaient leurs graines jusqu'à un affleurement rocheux où elles pouvaient à la fois faire sécher leurs provisions et moudre des graines ou broyer des aliments végétaux. Ces

17. N. LEVITZION, 1973.

affleurements, cependant, ne se trouvent pas partout, et il est évident que les roches pour la fabrication des meules dormantes ou courantes devaient être recherchées et souvent acheminées sur de longues distances. Cet aspect de l'archéologie n'a malheureusement guère attiré l'attention en Afrique jusqu'à maintenant. Dans les années à venir, lorsque les archéologues et les géologues seront plus nombreux et lorsque la carte géologique du continent aura été bien établie, l'analyse pétrographique de tous les types de roches insolites et la recherche de leur région géologique d'origine se feront couramment. Divers ateliers de fabrication de haches ont été découverts, tel celui de Buroburo¹⁸ au Ghana, ainsi qu'un atelier de fabrication de meules datant du I^{er} siècle avant notre ère à Kintampo¹⁹, également au Ghana. Dans ce dernier site, un grand nombre d'outils de broyage partiellement terminés ont été découverts avec des meules dans un abri sous roche créé en grande partie par l'homme en disloquant la roche par le feu. Les curieuses râpes à section ovale (également appelées «cigares»), si caractéristiques de l'archéologie du Ghana, semblent pour une partie avoir été façonnées dans un seul type de roche qui faisait l'objet d'échanges commerciaux sur un vaste territoire²⁰. Dans l'ensemble de l'Afrique sub-saharienne, des rainures ayant généralement de 10 à 12 centimètres de large et dont la longueur peut atteindre 50 centimètres signalent les endroits où des pierres dégrossies et convenablement débitées étaient polies et transformées en haches, en herminettes et en ciseaux. Il est probable que le processus d'extraction, même sur une petite échelle, de meulage, de polissage et d'échange des ébauches ou des produits finis s'est poursuivi tout au long de la période qui nous intéresse, en décroissant à mesure que le fer remplaçait la pierre. Dans certaines régions, cependant, les outils de pierre polie étaient encore en usage au second millénaire. De manière assez surprenante, peu d'outils de pierre polie ont été découverts en Afrique orientale et australe, alors qu'ils sont très communs en Afrique occidentale.

La lave vacuolaire grise, qui, comme la latérite, est plus facile à façonner à sa première exposition à l'air, était extraite au Kenya et peut-être en Tanzanie, au premier millénaire avant notre ère, et servait à fabriquer des bols de pierre. L'usage de ceux-ci est inconnu, et ils ont été découverts en grand nombre associés à des sépultures. Leur matière est trop tendre pour qu'ils permettent de broyer autre chose que des aliments végétaux. Des bols similaires ont été découverts en Namibie, mais partout ailleurs ils sont rares.

Il est une autre activité relativement peu étudiée mais dont l'existence ne fait pas de doute: la recherche de pierres semi-précieuses pour la fabrication de perles. Les pierres le plus communément utilisées étaient les cornalines et diverses formes de calcédoine comme l'agate et le jaspé ainsi que des quartz cristallins (ou cristal de roche). Elles servaient à fabriquer des perles qu'on trouve dans toute l'Afrique sub-saharienne, souvent dans des tombes comme celles des grottes de la rivière Njoro au Kenya, qui datent du X^e siècle

18. R. NUNOO, 1969, pp. 321-333.

19. P.A. RAHTZ et C. FLIGHT, 1974, pp. 1-31.

20. M. POSNANSKY, 1969-1970, p. 20.

avant notre ère, ainsi que dans des sites d'habitation. A Lantana, au Niger²¹, une mine d'où l'on extrait une pierre rouge (jaspe) encore vendue actuellement pour la fabrication de perles est réputée d'origine très ancienne, mais il est impossible, en pareil cas, de déterminer une date exacte. Les perles de pierre sont rarement abondantes mais elles témoignent d'une recherche systématique de certains types de roches bien connus. La fabrication de ces perles a naturellement commencé à l'Age de pierre et s'est poursuivie pendant l'Age du fer, pour être ensuite progressivement remplacée par les perles de traite en verre, moins coûteuses, plus faciles à fabriquer et finalement plus accessibles.

Le commerce²²

Certaines formes d'échange entre groupes humains existaient probablement dès une époque relativement ancienne de l'Age de pierre. L'échange de pierres brillantes ou utiles, de miel contre de la viande, et parfois même de femmes, marquait probablement les rencontres entre peuples collecteurs, si nous en jugeons d'après l'étude des chasseurs et ramasseurs modernes. Ces échanges, d'importance à la fois rituelle et économique, ont dû devenir réguliers avec le développement d'un mode de vie agricole mais, dès l'Age de la pierre récente, les individus spécialisés dans la pêche, la collecte des produits de la mer ou la chasse devaient mener une existence relativement sédentaire et avoir donc besoin de pierres et autres matériaux qu'ils ne pouvaient pas se procurer localement. Il est possible que certains outils en os comme les harpons, dont la fabrication demandait une habileté supérieure à la moyenne, aient fait l'objet d'un commerce. Il est cependant raisonnable de conclure que l'apparition d'une agriculture impliquant une existence sédentaire, ou des déplacements saisonniers ou périodiques, a entraîné un développement du commerce. Ce commerce, de caractère sans doute relativement restreint et local, devait porter sur des articles comme le sel, certains types de pierres et, plus tard, sur des outils de fer, des perles, des coquillages, peut-être des plantes à usage médicinal ou rituel, de la viande pour les communautés agricoles, des graines et des tubercules pour les groupes pastoraux, des outils spécialisés ou des substances comme des poisons pour la pêche et la chasse, des poissons séchés et toutes sortes d'objets ayant une valeur de rareté comme des graines peu communes, des griffes et des dents d'animaux, des pierres curieuses, des os, etc., pouvant avoir une valeur magique et qui garnissent encore aujourd'hui certains étals des marchés d'Afrique de l'Ouest. A l'exception des outils de pierre polie, des meules et du sel mentionnés ci-dessus, nous ne savons rien de ce commerce.

Le commerce a changé de caractère avec l'apparition du métal. Le cuivre et l'or sont plus localisés que les pierres et ils ont été recherchés à la fois par des communautés situées au nord du Sahara et des communautés situées à l'est, le long de l'océan Indien. Les cauris et autres coquillages de

21. M.C. DE BEAUCHENE, 1970. p. 63.

22. Voir chapitre 21 et M. POSNANSKY, 1971, *op. cit.*

l'océan Indien dont la présence est attestée du IV^e au VI^e siècle en Zambie dans des sites comme Kalundu et Gundu, à Gokomere au Zimbabwe et à Sanga au cœur du continent, témoignent d'un commerce dépassant le cadre local. Il est certain que ces objets souvent découverts isolément pouvaient n'être que des curiosités transmises de groupe à groupe de la côte vers l'intérieur, mais il est significatif qu'ils apparaissent dans des régions dont les ressources présentaient un intérêt pour le monde extérieur. La présence de lingots de cuivre dans les sites d'Afrique centrale et du Sud est le signe d'une complexité croissante des échanges commerciaux, et l'abondance des objets découverts dans les tumulus du Sénégal et à Sanga souligne la prospérité de ce commerce ainsi que le développement de structures sociales et politiques qui tiraient profit de la richesse ainsi créée. Rien ne permet de supposer que le volume de ce commerce ait été très important à cette époque, même à travers le Sahara, mais les réseaux étaient désormais établis. Nous disposons également de peu d'indications sur l'existence de marchés ou de centres de distribution en Afrique sub-saharienne, bien que des références arabes à l'ancienne capitale du Ghana suggèrent qu'il en existait probablement avant l'intensification du commerce provoquée par la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes. Les cours des chefs jouaient certainement le rôle de centres de redistribution, comme semblent l'indiquer les objets variés découverts dans les tumulus du Mali et du Sénégal. Nous devons malheureusement, pour cette période, nous borner à des conjectures fondées sur une information très fragmentaire.

Des perles de verre, datant de la dernière moitié du premier millénaire et certainement importées, ont été découvertes dans différents sites de Zambie, au Shaba (Zaïre) et à Zimbabwe. Une tentative récente²³ en vue de déterminer à la fois la date et l'origine de ces perles de la « route des alizés » de l'océan Indien s'est révélée assez décevante. Ces perles se rencontrent tout autour de l'océan Indien, des Philippines à la côte de l'Afrique orientale. Il a été suggéré qu'elles pouvaient venir du Levant, où Hébron était un centre ancien de fabrication de perles, comme d'Alexandrie ou des Indes. Ces perles sont habituellement de petites perles en tube recuites et d'une variété de couleurs unies.

Nous savons que certaines fabriques des Indes ont exporté ces perles à partir du IX^e siècle, mais il est très difficile de les rattacher à des fabriques précises sans des analyses approfondies. Plus de 150 000 perles similaires ont été trouvées à Igbo Ukwu et, si l'on attribue à ce site une date ancienne, on peut admettre l'existence d'un important commerce de perles à travers le Sahara vers la fin du premier millénaire de notre ère.

Selon Summers²⁴, c'est le commerce de l'océan Indien qui a amené à adopter les méthodes indiennes de prospection et d'extraction dans l'industrie de l'or de Zimbabwe, mais cette théorie n'a guère suscité d'écho. L'or était probablement déjà exploité au moment où le commerce en provenance de la

23. C.C. DAVIDSON et J.D. CLARK, 1974, pp. 75-86.

24. R. SUMMERS, 1969, pp. 236.

côte d'Afrique orientale a atteint la région de Zimbabwe. Nous savons trop peu de choses à la fois des méthodes primitives d'extraction et du commerce de l'or au premier millénaire pour les rattacher à une influence extérieure. Le commerce de la côte de l'Afrique orientale a été étudié au chapitre 22 et il montre l'étendue des contacts de l'Afrique avec les régions riveraines de l'océan Indien. Ce commerce étendu n'était cependant pas intensif et il a à peine affecté l'intérieur du continent avant l'an 1000, à l'exception, au Mozambique, des vallées des rivières Mazoe et Ravi qui donnent accès à Zimbabwe.

Les thèmes principaux, de l'histoire de l'Afrique, subsaharienne

Pendant le dernier quart
du premier millénaire de notre ère

Il convient maintenant d'examiner la possibilité d'aboutir à des conclusions sur l'état de la société africaine à la fin du premier Age du fer à partir de la masse d'informations descriptives présentées au long des huit derniers chapitres. Cette période a été témoin de l'évolution de l'économie subsaharienne depuis le stade de la chasse et de la cueillette jusqu'à celui d'une vie dépendant principalement de l'agriculture. Il est certain que la population s'accroissait: il en est résulté une vie plus stable, des villages et des unités sociales plus importantes. Il est difficile de définir les structures sociales qui s'ébauchent; mais, dans presque toute l'Afrique, il s'agit vraisemblablement de villages relativement modestes, comprenant une ou plusieurs lignées ayant elles-mêmes des ramifications plus étendues, fondées sur des rapports entre clans. Dans la plupart des secteurs, la densité de la population est faible; elle est de l'ordre d'une poignée d'habitants au kilomètre carré. Succédant aux rapides mouvements initiaux consécutifs à l'apparition du fer, assumant le défrichage des régions africaines les plus boisées, des communautés se sont établies. Nous possédons des preuves de leur isolement par suite de la divergence des différents membres des mêmes familles linguistiques et de la diversité croissante des formes et des décorations des céramiques qui se manifestent dans la plupart des régions aux alentours de l'an 600 à l'an 1000 de notre ère. Des estimations démographiques, fondées à la fois sur les données historiques offertes par l'Afrique du Nord et sur une extrapolation à partir de faits ethnographiques et de statistiques de recensement coloniales, indiquent, avant l'an 1000, une population sensiblement inférieure à 10 millions pour l'ensemble de l'Afrique sub-saharienne. Si nous pouvons nous fier aux indications orales relatives au passage, particulièrement en Afrique orientale, de sociétés matriarcales à des sociétés patriarcales, au cours des cinq derniers siècles, alors nous nous trouvons presque sûrement en présence de sociétés matriarcales dans la plus grande partie de l'Afrique tropicale.

D'après la répartition des vestiges archéologiques, la forêt ouest-africaine semble n'avoir été occupée que d'une façon très clairsemée, bien que certaines parties du Nigeria méridional paraissent avoir constitué une exception. Des régions qui, tel le plateau de Jos, sont aujourd'hui moins recherchées par suite de l'amincissement de leur sol et du peu d'abondance des précipitations, semblent, à cette époque, avoir offert plus d'attraits à des populations ne disposant que d'une technologie moins sophistiquée. La plus grande densité se rencontre dans la savane boisée et dans les zones dites de forêt sèche. Le grand nombre de sites découverts dans les méandres du delta du Niger au Mali, entre Ségou et Tombouctou — où plus de dix millions de kilomètres carrés sont inondés chaque année, inondations dispensant l'eau (et une fertilité accrue) dans un environnement par ailleurs marginal —, indique que ce territoire était également propice aux agriculteurs et aux pasteurs de jadis. C'est une région où la pêche n'a cessé d'être fructueuse et où le commerce s'est développé avec rapidité. Cette dernière activité a été facilitée par les commodités offertes par le mouvement du fleuve et l'obligation de transporter des éléments de première nécessité tels que le bois de chauffage ou de construction, ou l'herbage, vers des régions n'ayant que peu de ressources végétales. Il semble peu probable que la « brousse » plus sèche de Tanzanie centrale, de l'Ouganda du Nord ou du Kenya ait été occupée par des agriculteurs et il en est certainement de même pour les secteurs plus arides et les secteurs de haute altitude (tel le Lesotho) de l'Afrique du Sud. Les vallées fluviales — comme celles du Zambèze, du Kafué, du Haut-Nil — et certains points du littoral des lacs Nyasa, Victoria, Kivu et même d'autres, plus petits, semblent avoir provoqué l'établissement de colons. Toutefois les situations de transition, présentant la possibilité d'exploiter les ressources alimentaires de deux secteurs écologiques ou plus (forêts et savane, plaine et piémont), ont été particulièrement favorisées. De tels avantages se rencontrent indéniablement à la limite méridionale de la savane de l'Afrique de l'Ouest ou en bordure de la forêt du Zaïre, d'où il était plus aisé de pénétrer lentement dans les lisières de la forêt où l'on trouverait des terres de culture tout en tirant parti de ses ressources naturelles : gibier, richesse du bois sous toutes ses formes, y compris l'écorce pour les vêtements, et fruits sauvages. La forêt présentait une véritable frontière mouvante et les nouveaux groupes y ont pénétré lentement ; d'abord pour la chasse et la cueillette, puis pour s'y établir. D'une façon générale, il s'agit d'établissements agricoles, principalement dans les zones où les précipitations se chiffrent entre 600 et 1400 mm par an. Les activités pastorales et des cultures saisonnières de courte durée étaient naturellement possibles dans une région comme le Sahel où la moyenne des pluies ne dépasse pas 150 mm. Bien que, dès le début du millénaire, les moutons se rencontrent dans le sud, aussi loin que le Cap, et qu'il y ait eu des pasteurs tant au Cap que dans certains secteurs du Sahel et du Soudan, les sociétés purement pastorales n'ont pas dominé au cours de cette époque. Lorsqu'on en découvre, les Kraals sont de petite taille. Il semble que les cultivateurs du Nord aient été mieux adaptés que ceux du monde bantou à s'accommoder des régimes de faible pluviométrie, ce qui est, peut-être, un vestige de leur ascendance néolithique et des premiè-

res cultures de plantes comme les millets et le sorgho. Il semble que, nulle part, les côtes n'aient compté beaucoup d'établissements et on ne trouve pas de lointaines traditions de pêche liées à l'utilisation de bateaux. Il existe des monceaux de détritiques de coquilles, d'arêtes et, dans certaines localités, d'os d'animaux, comme on en trouve le long de la Casamance et d'autres estuaires ou anses des régions sénégalaises; le long des lagunes marines de la côte de Guinée jusqu'à la Côte d'Ivoire; autour du Cap et sur la rive orientale du lac Victoria (l'antique Wilton C., de L.S.B. Leakey.) Toutefois, ces amateurs du littoral marin n'ont jamais été très nombreux et n'ont eu que très peu d'influence sur les populations de l'intérieur. Selon la documentation dont le chapitre 22 a fait état, il semble qu'il ait existé quelques établissements disséminés sur la côte de l'Afrique orientale, mais il n'existe virtuellement aucune trace archéologique d'établissements avant le VIII^e siècle de notre ère, époque à laquelle il semble que soient arrivés des colons plus stables en provenance du golfe Persique et/ou de la côte Benadir de la Somalie.

Curieusement, il est plus difficile de découvrir des précisions sur les croyances religieuses de cette époque que sur celles des groupes vivant de la chasse et de la cueillette à la fin de l'Age de pierre. L'art rupestre de ceux-ci permettait de nombreuses évocations²⁵. Peut-être les premiers agriculteurs ont-ils peint les rochers; peut-être sont-ils à l'origine de l'art schématisé d'une bonne part de l'Afrique orientale et centrale, en particulier dans les régions voisines du lac Victoria²⁶ et en Zambie²⁷. Bien que nous sachions à peu près à quelle époque disparaît cette tradition artistique, nous n'avons aucune idée de celle à laquelle elle apparaît. L'ensevelissement des morts est souvent, en soi, une manifestation de croyances religieuses et, dans bien des cas, les objets enterrés avec eux indiquent l'idée du besoin qu'on pourrait en ressentir dans l'autre monde. Certes, ce n'est pas là la seule explication. Les dimensions de la sépulture, la splendeur des objets qu'on y découvre, la magnificence de la cérémonie peuvent également servir à indiquer le statut — qu'il soit politique, rituel, économique ou social — de la famille du défunt. L'échelle des activités funéraires peut également aider à établir la généalogie des principaux meneurs du deuil. Il convient, toutefois, de remarquer (et le XX^e siècle fournit d'excellents points de comparaison) que les sociétés agnostiques élèvent souvent des mausolées somptueux. L'existence de terres d'inhumation ou de monuments funéraires impressionnants n'implique pas nécessairement une croyance en un dieu ou un groupe de dieux donné; en revanche, elle indique indiscutablement une confiance en quelque sorte « sociale » en l'avenir, et elle représente une manifestation politique d'un groupe prédominant ou d'une élite. Néanmoins, les cimetières proches du lac Kisale, au Zaïre, dans la région du Shaba, les énormes tumulus le long du Moyen-Niger, les mégalithes et les terres funéraires de Sénégal attestent tous l'existence de populations qui ne se contentent pas d'occuper les lieux mais qui acceptent de consacrer une part de leurs richesses et une bonne part

25. M. POSNANSKY, 1972 (a), pp. 29-44.

26. J.H. CHAPLIN, 1974, pp. 1-50.

27. D.W. PHILLIPSON, 1972.

de leur travail à des monuments et/ou à des objets et à des denrées funéraires. Avant de donner une interprétation plus complète de ces manifestations, il convient d'attendre le résultat de nouvelles fouilles et la publication de comptes rendus archéologiques appropriés. Les règles observées au cours des funérailles, en ce qui concerne l'orientation des corps ou l'alignement des sépultures, indiquent un faisceau de croyances dogmatiques. La seule importance des tumulus maliens témoigne probablement de l'institution d'une royauté qui, sans être nécessairement divine, était certainement dotée de beaucoup des attributs propres au souverain suprême. Dans une zone de population réduite, de tels monarques devaient évidemment être en mesure d'obtenir — de bon gré ou par la force (et nous ne sommes pas à même d'en juger) — les laborieux efforts de masses de travailleurs pour ériger des tumulus de 12 mètres de hauteur sur un diamètre de 65, comme celui de el-Ouladzi²⁸.

Il semble qu'au cours de la période considérée, des Etats soient apparus sous une forme ou sous une autre. Les deux zones clefs sont le Soudan et l'Afrique centrale autour des sources du Lualaba. Dans la région du Soudan, il se peut qu'il ait existé trois « noyaux » : autour du Ghana, dans la Mauritanie méridionale et au Sénégal; dans le delta intérieur du Niger, en amont de Ségou; et autour du lac Tchad. Dans ces trois zones, le commerce avec les contrées lointaines commençait à prendre de l'essor, et l'agriculture connaissait un développement plus précoce que dans des régions plus méridionales. Quant à la naissance des Etats, plusieurs hypothèses ont été avancées. Une idée bien acceptée, initialement fondée sur des suggestions offertes par Frazer²⁹ dans son *Golden Bough*, il y a plus de 80 ans, tend à attribuer la royauté de droit divin — considérée par beaucoup comme l'une des caractéristiques des sociétés africaines centralisées à l'Égypte antique d'où elle aurait, peut-être, été diffusée grâce au truchement du Faiseur de pluie. C'est ainsi qu'auraient été inspirés les premiers chefs, guides spirituels charismatiques, qui tenaient cette inspiration des sociétés voisines où opéraient des systèmes analogues et, en dernier ressort, d'une source commune : l'Égypte. Cette théorie a été, plus tard, améliorée par Baumann³⁰ qui a décrit les caractéristiques de l'Etat soudanais; et, plus récemment, par Oliver³¹. Le concept, ainsi élaboré, de l'Etat soudanais est confirmé par des citations de descriptions, dans l'arabe médiéval du Ghana et d'autres Etats de l'Afrique occidentale, ainsi que par des récits portugais du XVI^e siècle relatifs aux Etats de l'Afrique centrale. Tous ces comptes rendus font ressortir le mystère entourant le roi, l'extrême déférence de ses sujets, et la pratique du régicide en cas de défaillance ou de mauvaise santé. Pour Oliver, l'utilisation — qui se répand — de guerriers à cheval et armés de fer est un facteur capital de la diffusion des idées de l'Etat, de la création de l'élite dirigeante, du contrôle et de l'expansion des frontières. Cependant,

28. R. MAUNY, 1961.

29. J.G. FRAZER, 1941.

30. H. BAUMANN et D. WESTERMANN, 1957.

31. R. OLIVER et B.M. FAGAN, 1975.

il existe d'autres conceptions; et la plupart des érudits africains voient dans les idées «diffusionnistes» un essai pour adopter des éléments culturels plus avancés, à partir de l'étranger, sans dresser l'inventaire des possibilités d'un développement autonome de l'autorité étatique. Les critiques de ce point de vue diffusionniste, parmi lesquels se range l'auteur³², estiment que bien qu'il existe des similitudes entre le cérémonial et le rituel de nombreux États africains, des différences substantielles se font jour.

Bon nombre de similitudes tendent à devenir des acquis, en particulier lorsque l'expansion du commerce a suivi celle de l'islam en Afrique. D'autres raisons, avancées à propos de la formation de l'Etat, font jouer les effets du commerce au loin et la précarité de l'exploitation minière — qui furent, probablement, les facteurs de la croissance du Ghana — ainsi que les résultats de la compétition pour les maigres ressources des secteurs de fertilité incertaine. Ce point de vue a été soutenu par Carneiro³³ à l'égard de l'expansion de l'Egypte de l'Antiquité; il peut également s'appliquer à un contexte sahélien. D'après cette théorie, un groupe peut, souvent grâce à une technologie militaire supérieure, se développer aux frais de voisins plus faibles qui deviendraient alors dépendants du groupe conquérant. Avec le temps, d'autres régions pourraient être absorbées, et le groupe conquérant finirait par se trouver à la tête d'une vaste région dans laquelle il était précédemment minoritaire. Il lui faudrait alors renforcer son autorité, non seulement au prix de prouesses militaires, mais par la structuration sociale de la société, sous l'égide de l'élite militaire. Les traditions orales et les rituels du groupe au pouvoir mettraient en place la religion d'Etat, qui aiderait ainsi à assurer et à rationaliser la mystique de leur autorité. Le chef de l'élite deviendrait alors, s'il ne l'était en fait, le descendant unique ou la réincarnation du conquérant originel, avec assimilation de caractéristiques divines. Dans un modèle de ce genre, la divinité du monarque n'est pas originelle mais acquise; parfois lentement, le plus souvent délibérément, mais parfois, aussi, accidentellement, à titre de mécanisme de défense, en vue de préserver l'intégralité propre au chef.

L'idée que le développement du commerce a conduit à la formation d'Etats a été largement discutée. Essentiellement, la théorie est que le commerce conduit à un accroissement de richesses, et cet accroissement se manifeste éventuellement par une stratification sociale. La richesse conduit à la possibilité de patronner d'autres activités, telles l'exploitation des minerais, la manufacture de biens de consommation, la production alimentaire, et à la faculté de les contrôler. Toutes ces activités conduisent à une richesse accrue et à la centralisation de plus en plus de possibilités. Il est certain que l'archéologie est en mesure de découvrir plusieurs de ces éléments, tels que l'acquisition de la richesse et la stratification sociale, présente dans la région Sanga, du Shaba. Toutefois, Bisson³⁴ a fait observer que les vestiges des VIII^e et IX^e siècles de notre ère découverts à Sanga précèdent l'établissement dans

32. M. POSNANSKY, 1966, pp. 1-12.

33. R.L. CARNEIRO, pp. 733-738.

34. M.S. BISSON, 1975, *op. cit.*, pp. 268-89.

la région du commerce avec les pays lointains. Bien que la prospérité semble régner, il y a carence d'importations. Bisson estime que les lingots de cuivre en forme de croix servaient généralement de monnaie, rehaussant ainsi le prestige et le statut du groupe dominant. En pareil cas, celui-ci pouvait avoir été mis en place en raison de ses connaissances particulières en métallurgie ; ou de son autorité sur les artisans indispensables ; ou, simplement, du besoin ressenti par la communauté d'être gouvernée à la suite de l'accroissement de la population dans un environnement particulièrement favorable.

Passant de l'hypothèse à la certitude, le seul secteur où nous soyons en mesure d'affirmer, avec conviction, l'existence d'un royaume au cours de la période considérée se situe à la limite occidentale du Soudan, là où le royaume du Ghana existait, sans conteste, en + 700 ; là où il est possible qu'il ait été en « devenir » pendant près d'un millier d'années. Les raisons de sa croissance, on les trouve dans la possession de précieuses richesses minérales : le cuivre, le fer et l'or (pour respecter l'ordre probable de leur exploitation), dans son contrôle du commerce du sel et, probablement, dans sa localisation dans une aire où se développait précocement un mode de vie agricole, tel qu'il ressort du contexte de Tichitt. Le prochain volume s'attachera à une étude approfondie de cet Etat, mais il est probable que la coexistence dans le temps de la croissance du Ghana antique, de l'érection des mégalithes de Séné-gambie et des somptueux tertres funéraires du Sénégal, ne peut s'expliquer par une simple coïncidence — sans doute ces manifestations font-elles partie d'un même contexte d'expansion économique.

Ainsi que nous l'avons vu dans les précédents chapitres, la période qui se termine n'a pas connu la conclusion uniforme de l'Afrique du Nord ; cependant, la conquête de celle-ci par les Arabes ne laissera pas d'avoir sur l'Afrique occidentale et l'Afrique orientale des conséquences importantes — que ce soit directement ou indirectement. Nous avons vu que vers + 800 la plus grande partie de l'Afrique était fermement installée dans l'Age du fer. Les lisières de la forêt dense étaient peu à peu dégradées par l'avance de l'agriculture, en Afrique occidentale comme au sud de l'Afrique centrale. La population augmente. La première phase de la révolution agricole a largement contribué à la rapide expansion de petits groupes d'agriculteurs-laboureurs qui récoltent probablement une part de leurs protéines en utilisant les méthodes antiques, et plus qu'éprouvées, de leurs ancêtres de l'Age de pierre, adeptes de la chasse et de la cueillette. Presque tout leur équipement de chasse est resté celui de leurs prédécesseurs : filets, hameçons d'os et de corne, lances et flèches de bois ; peut-être même ces flèches sont-elles encore armées de barbes, fournies par des microlithes ou les extrémités aiguisées de cornes d'antilopes, ou de toute autre substance similaire. Ici et là, l'équipement de chasse est complété par des pointes de flèches en fer, plus coûteuses mais plus efficaces, et des hameçons plus vite façonnés. L'essentiel de leur mythologie et de leur religion doit aussi leur venir de leurs lointains ancêtres, mais, la vie tendant à se stabiliser, ils se tournent vers de nouvelles croyances fondées sur les mystères de l'agriculture et du travail des métaux. Il est probable que certaines de ces croyances leur aient été transmises par ceux-là même qui les ont initiés aux nouveaux mystères. Les fermiers de

l'Age du fer deviennent plus entreprenants; ils moulent des poteries, taillent des tambours, tressent des paniers, fondent le fer, forgent des outils. Leur religion se concentre sur des déités créatrices, et leurs systèmes de croyances tendent à assurer la délivrance des vicissitudes de la nature auxquelles les agriculteurs sont le plus vulnérables. Il est non moins probable que leurs rites et leur musique deviennent plus complexes; leur culture matérielle, plus diversifiée; leur sens de la tradition et de la pérennité sociale, plus fermement établi. Des changements fondamentaux viennent de se produire dans la société. Ils exerceront, en fin de compte, leur influence sur toutes les périodes postérieures de l'histoire africaine.